

« VEUX-TU QUE NOUS ALLIONS LA RÉCOLTER ? »

*Sur Matthieu XIII, 24-30*

(24) Il leur proposa une autre parabole : « Le royaume des Cieux, dit-il, ressemble à un homme qui avait semé de la bonne semence dans son champ. (25) Mais pendant que les hommes dormaient, son ennemi vint, sema de l'ivraie au milieu du blé et s'en alla. (26) Lorsque la plante eut poussé et fait du fruit, alors apparut aussi l'ivraie. (27) S'avançant, les esclaves du maître de maison lui dirent : Seigneur, n'est-ce pas de la bonne semence que tu as semée dans ton champ ? Comment se fait-il qu'il y ait de l'ivraie ? (28) Il leur déclara : C'est un homme ennemi qui a fait cela. Les esclaves lui disent : Veux-tu que nous allions la récolter ? (29) Il déclare : Non, de peur qu'en récoltant l'ivraie, vous ne déraciniez le blé avec elle ? (30) Laissez-les tous deux croître ensemble jusqu'à la moisson, et au temps de la moisson, je dirai aux moissonneurs : Récoltez d'abord l'ivraie et liez-la en bottes pour la consumer ; quant au blé, ramassez-le dans mon grenier. »

Oui, l'ivraie doit être *récoltée*, alors qu'en rigueur de termes il n'en est pas dit autant du *blé*, comme si la chose allait de soi et qu'il n'y ait même pas à la mentionner. Mais quand donc l'ivraie doit-elle être *récoltée* ? Certainement pas maintenant, dans l'instant présent, mais plus tard, *au temps de la moisson*. Et pourquoi donc ? Mais parce qu'en ce *temps* le *blé* aura atteint le terme visé par l'homme qui avait semé de la bonne semence dans son champ, parce qu'alors le moment sera venu où il pourra dire : *quant au blé, ramassez-le dans mon grenier*.

En revanche, faute d'attendre la venue de ce terme, on s'exposerait à favoriser le succès de l'homme ennemi, on se ferait son complice involontaire. Aussi bien quand les esclaves demandent au maître de maison : *Veux-tu que nous allions la récolter ?* (il s'agit, bien sûr, de l'ivraie), celui-ci ne peut-il que donner en ces termes la raison de son refus : *Non, de peur qu'en récoltant l'ivraie, vous ne déraciniez le blé avec elle*. Et ainsi la fin ultimement poursuivie par l'homme ennemi serait-elle favorisée. Car celui-ci veut moins que croisse l'ivraie qu'il ne souhaite détruire, anéantir, si c'était possible, la production du *blé*. En d'autres mots, il recherche moins le mal que l'anéantissement du bien, et du bien qui nourrit, comme le fait le *blé*.

Observons-le en passant, le dessein d'arracher l'ivraie avant le *temps de la moisson* est, comme on peut le lire, le fait d'esclaves, si bien intentionnés qu'ils soient. La décision d'attendre le *temps de la moisson* est le fait du maître de maison. Ainsi celui-ci, par contraste, fait-il preuve de sa liberté et dénie, très radicalement, à l'homme ennemi toute possibilité d'entamer sa souveraineté. Laisser du temps au temps n'est donc pas le signe d'une faiblesse.

En donnant à ses *esclaves* l'ordre d'attendre, le *maître de maison* les associe plutôt à l'exercice de sa libre puissance, il fait d'eux les exécutants, les serviteurs de celle-ci.

Plus fondamentalement encore, les lecteurs que nous sommes sont conduits à distinguer entre un phénomène naturel, celui de la croissance, qui affecte le *blé* tout comme l'*ivraie*, et, d'autre part, la *moisson*, qui suppose certes la croissance mais ne s'y réduit pas et qui, c'est bien le cas de le dire, est un événement d'ordre culturel.

Un terme est présent, par trois fois, celui d'*homme*. Nous lisons, en effet, d'abord : *Le royaume des cieux...ressemble à un homme...* Nous apprenons ensuite que vint un moment où *les hommes dormaient*. Enfin, c'est le *maître de maison* lui-même qui déclare : *C'est un homme ennemi qui a fait cela*. Ainsi peut-on estimer que le récit est tout entier conduit de telle façon que, plus que la *semence*, ce soit l'humanité elle-même qui apparaisse dans son ambiguïté la plus flagrante.

Sans doute le *maître de maison* est-il lui-même désigné comme un *homme* et il est capable, à ce titre, semble-t-il, de *semmer de la bonne semence dans son champ*. Mais peut-on reprocher à des *esclaves*, qui sont eux aussi des *hommes*, de manquer de vigilance et de succomber au sommeil ? Enfin, pourquoi l'*homme* encore ne serait-il pas capable de s'insurger en quelque sorte contre l'heureuse puissance qu'il détient et de la retourner contre lui-même ?

On ne pourrait que souscrire à un tel constat si le *temps de la moisson* ne venait pas. Or, il viendra. Car la *moisson* est, si l'on peut dire, un moment de vérité ou, si l'on préfère, la « fin » du *temps*, au double sens de ce terme de « fin », le moment de son achèvement, qui n'exclut pas la destruction, et le but que le *temps* poursuit, quoi qu'il arrive, aussi longtemps qu'il dure. Mais sur cette « fin » du *temps* l'*homme* est sans pouvoir. Il ne peut que l'attendre, par une foi qui espère, comme un événement sur lequel il n'a pas de prise mais qui, pourtant, sauve dès à présent la fécondité du *temps*.

Arrêtons-nous donc sur cette attente et sachons la déceler, non comme une faiblesse mais comme une force, jusque chez celui qui, par une secrète dérision, est ici désigné comme le *maître de maison*. En effet, demandera-t-on, en quoi consiste sa souveraineté, puisque, lui aussi, il doit attendre *jusqu'à la moisson* ? Et, pourtant, osera-t-on le regarder comme un *esclave* au seul motif qu'il s'impose et enjoint à d'autres de différer le moment de la récolte ?

Il semble, à vrai dire, qu'à lire avec attention cette parabole, on soit conduit par-delà l'opposition de la liberté et de l'esclavage, de la maîtrise et de la dépendance. C'est, en effet, vers le dépassement de telles notions que nous sommes portés si, du moins, nous faisons nôtre la logique spirituelle de ce passage.

*Saint-Gervais, le 6 août 2011*